

*à Véronique B.*

Chaque matin, vers dix heures, je me levais de mon bureau et j'allais secouer Paul dans la chambre d'ami. Je lui représentais qu'il était tard, et que je ne pouvais pas me concentrer durablement avec quelqu'un à côté qui dormait. Paul ouvrait un œil, il ne protestait pas. Je lui laissais un quart d'heure avant de revenir dans la chambre voir où en étaient les choses. En général, je le retrouvais debout, errant nu dans la pénombre à la recherche de son peignoir. Je m'excusais pour la forme et retournais à mon bureau.

Jusqu'à onze heures, je cherchais à me reconcentrer. J'y parvenais mal. Mes idées, sitôt ébauchées, se noyaient dans le fond sonore de ses préparatifs. Quelques instants plus tard, j'enregistrais chez moi une légère baisse d'énergie. Paul entra alors dans le bureau et me demandait s'il pouvait me parler cinq minutes. Je ne cherchais pas à me dérober. De toute façon, c'était fichu. Nous discutons. Paul ne démordait pas de sa

position. Il était chez moi en transit, il allait partir, il était sur une piste. L'après-midi, il visitait des appartements. Parfois, je l'accompagnais. Je travaille moins bien l'après-midi, surtout quand je n'ai rien fait le matin. La recherche de Paul, telle qu'il la concevait, se révélait erratique et épuisante. Il n'avait en vérité aucune piste. N'ayant pas délimité de secteur géographique précis, il sillonnait Paris et la banlieue proche au hasard des annonces. Il n'était pas fixé non plus sur la surface. Il ne se voyait pas vivre seul à long terme mais le montant des loyers le dissuadait de prévoir qu'une femme pût trouver place auprès de lui sans en partager le coût. Son dossier de candidature n'inspirait pas toute la confiance nécessaire. Je le rappelais aux réalités. Il eût pu louer sans peine une chambre de service. Ce n'était pas sa faute s'il n'avait pas travaillé depuis trois ans mais ce n'était pas non plus la mienne. Il arrivait d'ailleurs dans la vie, lui expliquais-je, qu'on rencontrât quelqu'un qui disposât déjà d'un toit au-dessus de sa tête, et qui y eût ses aises. Mais, s'il voulait d'abord vivre seul, je conseillais à Paul de ne pas s'aventurer au-delà de vingt mètres carrés. S'il visait plus grand, il devrait envisager une ville desservie par le RER. Là, Paul se récriait. Il ne voulait pas être embêté avec les grèves de transport. Dans tous les cas,

tu ne travailleras jamais beaucoup, lui rétorquais-je, tu n'auras jamais d'horaires stricts. Pas sûr, disait-il.

Je ne croyais pas à l'avenir de Paul. Je ne croyais pas non plus au mien avec lui dans les pieds à longueur de journée. J'avais refusé sa proposition, qu'il avait mûrie un temps, de chercher à nous agrandir ensemble. Encore aujourd'hui, quand je l'accompagnais dans ses visites, j'étais amené à lui préciser que ce n'était pas pour nous que nous recherchions un logement. Il semblait l'accepter et le regretter tout à la fois. Il m'aimait bien. Moi aussi. Malgré ses trente-cinq ans, il semblait se comporter, en première analyse, comme s'il en avait vingt-cinq. J'en avais vingt de plus, et toujours trente dans la tête, sans doute, mais le temps avait maintenant barre sur moi. Je me trouvais arithmétiquement vieux.

Quand Paul avait débarqué chez moi, j'avais avec une femme une relation intermittente. Nous nous voyions désormais exclusivement chez elle. Paul ne l'avait jamais rencontrée. Marianne se prétendait amoureuse de moi, elle me plaisait. Notre gros point de désaccord est qu'elle n'avait jamais voulu d'enfant. Moi, si. J'estimais qu'il était trop tard pour moi maintenant, mais j'en avais voulu un avec Maud, qui l'avait précédée. Et après Maud, même. Un enfant sans mère spéciale. Au

demeurant, Paul était assez jeune pour être mon fils. C'est un peu comme ça que je le voyais.

Marianne me demandait pourquoi je le lui cachais. Je ne le cachais à personne, j'essayais de préserver mon intimité avec elle. Nous sortions peu, elle et moi. Nous faisons souvent l'amour. Trop. Nos conversations ne tenaient pas la distance. Je suis moi-même peu loquace, j'ai besoin d'être alimenté. Or Marianne, qui avait une réelle sensibilité, peinait à l'illustrer dans des sujets. Elle parlait plutôt des gens. Dans la mesure où nous ne voyions personne, il s'agissait toujours de nous. Comme sujet de conversation, nous commençons à nous épuiser. J'avais essayé le cinéma. Nous n'avions pas les mêmes goûts. En fait, elle n'appréciait guère le cinéma. La vie lui semblait plus prenante. Nous abordions parfois la question de l'enfant que ni elle ni moi n'avions fait. Elle n'avait jamais aimé que les enfants des autres. Elle s'était forgé de la liberté une idée mécanique, qui reposait sur la notion de temps libre. Je ne m'intéressais pas à la liberté pour ma part.

Un jour que nous visitons un studio dans le XIX<sup>e</sup> arrondissement, Paul et moi, l'agent immobilier ouvrit la fenêtre. Vous donnez sur les Buttes-Chaumont, nous déclara-t-il. Les arbres étaient en feuilles, le ciel était dégagé, le loyer hors d'atteinte. Quand nous eûmes quitté le studio, je fis part à

Paul de mes réserves. Il ne trouverait rien s'il ne modifiait pas ses critères. Je ne vais quand même pas aller vivre à Bondy, me dit-il. Pas obligatoirement, dis-je, mais tu as des endroits comme Bourg-la-Reine, ou encore Antony. Le parc de Sceaux n'est pas loin. J'ai une amie qui vit à Bagneux, elle passe ses week-ends à Montparnasse. Je poursuivis un temps sur ce mode. Paul ne m'écoutait pas. Nous longions à pied les Buttes-Chaumont en direction de la station Botzaris. Je le connaissais depuis dix ans. Il était venu chez moi deux mois plus tôt, en partant de chez Claire. Il avait besoin de soutien. Moins maintenant, de son propre aveu. De toute façon, nous étions convenus lui et moi que ça ne pourrait pas durer beaucoup plus longtemps comme ça. Il m'avoua d'ailleurs que, lorsqu'il me croisait dans le couloir, il était gêné. Me parler, oui, me croiser, non, il avait l'impression que ce n'était pas moi. Ou pas lui. Chez moi, la réalité flanchait. Je lui avouai qu'un jour je l'avais surpris en train de toucher le mur de la cuisine.

Je vais partir, me dit-il.

Nous nous tenions debout dans le wagon qui nous ramenait vers la porte d'Orléans. Paul avait quelques économies, dans lesquelles il puisait, mais pas de travail. J'avais échoué à le faire engager par le journal. Pourtant, il écrivait bien. Il